

à toutes les saisons de l'année, pour un port sur l'Océan Atlantique; et dans le mois de septembre prochain le rail-road sera fini jusqu'à Sherbrooke. Go ahead!!

Pour achever la ligne jusqu'à Sherbrooke il faudra à peu près \$200,000. MM. Black & Cie. recevront en paiement les billets de la cité de Montréal pour \$125,000, ils prennent eux-mêmes des parts pour \$25,000; puis ils recevront ensuite les billets de deux corporations, le Séminaire et la compagnie des terres de l'Amérique Britannique, au montant de \$25,000 chaque. Quand la ligne sera terminée jusqu'à Sherbrooke, la compagnie aura droit à la garantie du gouvernement pour l'autre moitié et M.L. Black & Cie. recevront cette garantie en paiement. Minerve.

MELANGES RELIGIEUX

MONTREAL, 14 SEPTEMBRE 1849.

AVIS A NOS ABONNES.

Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos abonnés que nous espérons pouvoir effectuer les projets d'amélioration que nous mentionnâmes en prenant la direction des Melanges. Nous commencerons un nouveau volume le 21 ou le 25 du courant. Le format des Melanges sera agrandi, de manière à contenir 5 colonnes de matières. Nous donnerons un feuilleton, que nous supprimerons au besoin. — Nous avons renouvelé les caractères de notre imprimerie, et nous prenons les moyens d'améliorer la partie typographique. Enfin, nous aurons, à compter de ce jour une Collaboration qui donne à nos souscripteurs la certitude de trouver sur notre feuille les nouvelles les plus intéressantes des Canadas et des autres Provinces Britanniques, ainsi que des chroniques, des revues de journaux, etc., etc. Après tant d'efforts, nous espérons que nos abonnés voudront bien être exacts à payer; nous regrettons de dire que plusieurs sont bien arriérés — Nous ne pourrions que louer ceux qui nous paieront un semestre d'avance.

LE CORRESPONDANT ANNEXION.

Quelques laïcs, qui ne peuvent être suspects aux partisans de l'Avenir et du Moniteur, vous ont exprimé de la manière la plus sincère et la plus franche leur profond mécontentement au sujet de différents articles sortis des presses de ces deux journaux. Impossible maintenant, nous ont-ils dit, de se dissimuler qu'il y ait de l'irréligion, de la haine et de la mauvaise foi cachées sous ces écrits. Si ce n'est pas absolument du voltairisme, c'est au moins de l'ex-constitutionnel de Paris, tout pur. Telle est aussi notre opinion à nous, jusqu'à preuve du contraire. Pour laquelle preuve nous demanderions enfin à nos adversaires un exposé simple et net de leurs principes et de leur but. — Qu'êtes-vous, que voulez-vous? — Êtes-vous monarchistes, républicains, démocrates, socialistes? Est-ce bien l'annexion que vous voulez? On le bouleversément de la société et de l'ordre, l'indifférentisme, l'impunité, le protestantisme? Voulez-vous des places? — Un second Ledru-Rollin vous promet-il de vous donner la lune si vous servez bien son ambition? Car enfin, MM., on ne sait vraiment, jusqu'ici, à quoi s'en tenir sur votre compte. Si vous êtes républicains, nous respectons encore un coup le républicanisme, tel que nous l'entendons et que l'entendent tous les amis éclairés de la religion et de l'ordre. Que vous soyez annexionnistes, nous ne vous le reprocherons pas; ce n'est pas une question religieuse; nous déposerons simplement, quand nous le croirons utile, nos calmes observations à côté des vôtres. Mais on vous entend chaque jour déclamer contre les institutions de l'Eglise, contre le clergé que vous attaquez en corps, ou dont vous relevez, avec un amer dédain, avec une profonde malveillance, quelques griefs individuels, isolés et souvent calomnieusement inventés. Vous jetez à la face auguste du pontife de Rome, l'ouït du Seigneur, des paroles indignes et outrageantes. Et si on se prend alors à vous les reprocher, comme une véritable trahison dans la cause catholique, vous poussez les hauts cris; c'est l'intolérance, c'est l'oppression, c'est l'abus le plus criant pour un siècle de lumières; et vous voilà, d'adime en adime, en lutte acharnée, révoltante, absurde, contre un corps que l'on est toujours forcé de respecter et d'aimer, tant qu'on n'a pas perdu sa foi et son cœur. Oh! ce n'est pas, MM., par de tels moyens que l'on tend à une réforme salutaire, ce n'est pas à ce prix, au prix du respect, de la reconnaissance et de la foi, que l'on fait prévaloir une cause légitime et d'honorables principes....

Nous avons cru ne pouvoir passer sous silence la diatribe du correspondant "annexion" contre le clergé, et aussitôt le cri d'indignation s'est fait entendre, et le public a su que nous étions les hommes les plus injustes, les plus despotes, les plus cruels qui se soient jamais vus sur les bords du Saint-Laurent. — Nous avons mis l'attaque toute entière sous les yeux des lecteurs et nous l'avons discutée. "Annexion" répond, mais dans sa réponse il est loin d'imiter notre impartialité; il ne cite que quelques lignes qui ne renferment qu'une partie de l'argumentation. Tout le préambule d'Annexion n'est qu'une de ces amplifications dans le style voltairien, telles qu'elles sont stéréotypées dans toutes les imprimeries des ennemis de l'Eglise pour être reproduites à chaque discussion religieuse.

Voici de reste comment il s'exprime dans le numéro du 11 septembre du Moniteur Canadien, au sujet de notre critique et de nos justes reproches:

Monsieur le Directeur, "Supposez que nous fussions venus au monde, du temps des Manichéens, du temps de Galilée, du temps des Albigeois, ou enfin du temps de la "sainte inquisition;" supposez, seulement que nous eussions en l'infortune de nous trouver récemment en dedans des murs de la ville éternelle, quelle n'eût pas été la tristesse de nos destinées?... "Paraissent sur la scène au temps des "grandes charités inquisitoriales," nous eussions inmanquablement fini nos jours, au milieu des flammes, ou étouffés de la main d'un "pieux cénobite Italien, Français ou Espagnol;" "Paraissent sur la scène, à l'heure actuelle, dans les états de l'Eglise romaine, nous serions inmanquablement tombés avec les héros du brave Garibaldi sous les coups "d'indulgent ciés de la Tiare sanglante du successeur de St. Pierre..."

"Mais, M. le Directeur, non seulement les rédacteurs des Melanges Religieux m'étonnent et me consternent, par leurs hauts cris et leurs terribles menaces, mais ils me surprennent et m'épouvantent par leur étrange manière d'établir et de mettre en pratique leurs doctrines et leurs principes.

"Escobar prêchait la morale d'une main et de l'autre lui fessait des niches. Quo d'hommes semblables n'y a-t-il donc pas, en certains lieux, en Canada?"

Jugez-en par vous mêmes; et pour cela regardez un moment du côté de certaine imprimerie religieuse de cette ville; c'est là le domicile élu de nos Escobars modernes.

"En voici toujours certainement deux pour le moins qui y ont tenu leurs logements.

"Le jeune moineau non tonsuré qui présidait encore tout dernièrement à la rédaction des Melanges Religieux, s'égosillait et s'évertuait à force de crier d'une voix nasillard, "la vérité, toujours la vérité et rien que la vérité;" cependant, il mentait journalièrement comme un carme en temps de carême.

"Que font à leur tour ses plus heureux, ou même temps que plus mérités successeurs, dans la sainte chaise éditoriale?"

"Oh! ces "bienheureux prédestinés," ces "vermeils" chaquoines, ce qu'ils font? Ils montent jusque sur le toit des maisons pour faire entendre des paroles de paix, d'humilité, de tendresse et de fraternité, mais c'est pour leur donner du pied de toutes les forces, un instant après."

Voyez en effet la conduite tenue, en cette circonstance, à mon égard, et dites si jamais il fut contradiction plus formelle entre les paroles et les actions? si jamais moquerie plus complète fut offerte à l'esprit évangélique?"

Que font les rédacteurs des Melanges Religieux?"

"Feignant une douceur sans égale ou voulant à tout prix gagner le ciel en se conformant au précepte de Jésus-Christ qui dit à ses apôtres: soyez doux et humbles de cœur et le royaume des cieux vous sera réservé." Ils commencent par poser en principe qu'il ne faut jamais répondre à l'injure par l'injure, et certes ce ne sera pas moi qui leur en ferai un reproche. Cela trait mal à qui que ce fut....

"Mais, voyez comme la faible humanité se fait sentir partout et jusque chez les "infaillibilités" de la terre; voyez comme elle perce même à travers les plus belles enveloppes, même de dessous "le cilice et les plus épaisses soutanes."

"Dieu nous en préserve, s'écrient les Melanges Religieux, nous ne répondrons pas par l'injure à l'injure. Nous nous bornerons à adresser à notre amer ennemi quelques calmes considérations." Malheureusement, la prière des "pieux rédacteurs" n'est pas goûtée du ciel! Dieu ferme l'oreille aux vœux de ceux dont il pénètre jusqu'aux plus intimes pensées, et la "bourrique" laisse, sans y songer, percer le signe qui la trahit.

"A peine ont-ils tracé quelques lignes seulement, que déjà nos "chers cénobites" se mettent au jour dans la laideur d'une hideuse nudité. Nouveaux Don Quichotte, se créant des ennemis imaginaires dans les moulins à vents, les Melanges Religieux, tombant soudain de la hauteur factice où ils s'étaient d'abord élevés, se laissent aller contre ma pauvre individualité à toutes les fureurs et à tous les emportements de deux "bénédictins se disputant la vente d'une poignée d'indulgences." "Annexion" selon eux, est un monstre sans pareil; il a une voix de charard, il est mal habile, grossier, brutal; c'est un "démagogue impudent, un homme d'argent vil et égoïste.".....

Nous nous abstenons de tout commentaire sur cette édifiante et pacifique citation; nos lecteurs pourront conclure; grand nombre même sans doute après y avoir jeté un rapide coup d'œil, diront:

"Tout ceci sent le J. F...."

"Crachons dessus, passons outre. Pour les expressions injurieuses qu'"annexion" nous reproche, il est à observer qu'elles ne sont pas aussi injurieuses dans notre texte, qu'il a eu soin de le faire paraître; il a tronqué notre texte, afin de le faire plus avantageusement servir à sa cause. Toutefois, nous pouvons avouer que quelques expressions sont peut être trop énergiques; mais nous étions attaqués, grossièrement et violemment attaqués....

Quant à la partie de l'écrit "d'annexion" où il discute nos raisonnements; il tronque encore ces raisonnements, et tous nos lecteurs nous rendront justice, en se donnant seulement la peine de relire notre article, dans le numéro du 4 septembre. Nous nous formellement ce qu'il nous fait dire sur les garanties pour la religion; nous n'avons pas dit que le gouvernement ne laissait pas ou laissait moins de garanties que le gouvernement américain.

Toute la réponse "d'annexion" se borne donc à quelques injectives et à de fausses interprétations. Nous discuterons plus tard, s'il y a lieu, cet article, qui de l'aveu de l'auteur, n'est point encore complet.

Nos adversaires ne doivent pas se dissimuler que, par leur conduite et leurs écrits, ils se font plus de tort qu'ils ne nous en font à nous mêmes. Il est peu de catholiques impartiaux et sensés qui ne se lassent et s'indignent de tels procédés. Et qu'on ne nous accuse pas de nous acharner pour la perte de ces journaux; leur mauvaise fortune était prédite avant que nous eussions pensé, nous, d'écrire une seule page contre eux. Nous éprouvons même un sentiment pénible quand nous songeons que les directeurs ou collaborateurs de ces journaux se sacrifient, pour la plupart, aux desirs de quelques individus sans principes et sans conscience, qui sont bien aises de vomir, par la voie de leurs feuilles, la rancune et la haine qu'ils veulent au clergé de qui ils tiennent non seulement leur éducation dont ils abusent, mais encore peut être les places qu'ils occupent et le morceau de pain qu'ils mangent.

Maintenant pour répondre à l'article du Moniteur, dans son numéro d'hier, nous nous contentons de dire qu'il tronque encore de plus belle et d'une manière plus impudente notre texte et notre véritable pensée. La première partie de ce fameux article mériterait d'être reproduite; nous regrettons beaucoup de ne le pouvoir faire cette fois, vu le manque d'espace dans nos colonnes.

Nous avons véritablement dit, et voulu dire, et de plus nous disons: "que notre cause est celle du catholicisme, de la morale, de l'ordre, de l'impréscriptible "droit," et que nous nous croyons dans "l'infaillibilité" en défendant cette cause de dix-huit siècles, que certains journaux ne tendent qu'à ruiner par leurs incessantes attaques contre les droits de l'Eglise, contre le Pape, contre le clergé; parce qu'ils savent bien que de-

crier le clergé, le ridiculiser, le calomnier, c'est diminuer le respect et la confiance qu'on n'a pour lui, c'est entraver son œuvre; c'est se rendre coupable d'un attentat que l'on peut, sans exagération, appeler sacrilège.

Le Moniteur n'est pas assez absurde pour croire que nous prétendons comprendre dans cette cause de dix-huit siècles, des questions laissées libres aux discussions de tout le monde.

Nous n'avons pas besoin de la satisfaction d'une rétractation, puisque notre accusation n'est qu'une insinuation générale dans la quelle il peut avoir sa part, tout aussi bien que les inspirés des démagogues de Rome, des socialistes de Paris et de tous les écrivains irréligieux. Nous savons bien que lui, Moniteur, ne veut point le pillage, le sacrilège et le massacre; mais pourrait-il répondre des effets produits dans la société par ses écrits, ceux surtout de ses correspondants, si personne ne réclamait contre eux?...

Eh bien, nous lui accordons la liberté de la presse, l'abus même, s'il le veut; mais nous réservons toute nos colonnes, s'il le faut, pour réclamer contre cet abus. C'est la seule coercition que nous ayons le droit d'y opposer. Et c'est aussi tout ce que nous avons prétendu lui dire précédemment.

Le Montreal Gazette nous interpelle pour savoir de nous si un Ange aurait vraiment favorisé de sa visite notre ville de Montréal. Les Rédacteurs des Melanges n'ont rien d'officiel à cet égard et laissent à la Gazette le soin des perquisitions. Mais il leur paraît évident qu'il y a dans Montréal plusieurs diables qui veulent se transformer en Anges de lumière. Un de ces diables visite fréquemment un certain Bureau, ce qui fait que le gentilhomme qui y écrit et s'occupe habituellement maniaque. Nous informons du fait le public, afin qu'il se tienne sur ses gardes. La Gazette ne pouvant satisfaire l'avidité curieuse de ses pieux lecteurs, pourra les dédommager en leur transmettant dans ses colonnes cette importante information.

MGR. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS ET VENISE.

On lit dans le Moniteur, journal parisien: "Les journaux ont publié une lettre de M. l'archevêque de Paris à M. le ministre des affaires étrangères au sujet de Venise. Nous sommes autorisés à affirmer que cette publication a eu lieu sans la participation de M. l'archevêque, et, à son grand regret."

Nous sommes priés de ne pouvoir publier en entier la lettre de Mgr. l'archevêque de Paris dont parle le journal parisien; nous en donnerons du moins imparfaitement les passages les plus saillants. Mgr. l'archevêque donnant carrière aux épanchements de son cœur, lit, en parlant de la question de Venise: "A mes yeux, c'est une question éminemment morale, une question de justice, d'humanité et de haute civilisation.

"Je me souviens que plus d'une fois, dans les temps anciens, l'Eglise éleva sa voix pour défendre des cités et des peuples malheureux...."

"L'Autriche se refuse à toute concession, à toute promesse de constitution, elle n'écoute pas les représentations timides des puissances; elle se refuse à négocier. Seule, elle veut dicter à la ville rébellée les conditions du présent et de l'avenir. Et qu'elles sont ces conditions? Sont-elles admissibles, tolérables? L'Autriche qui ne veut rien se laisser imposer ni conseiller, mettra-t-elle dans ses procédés envers Venise, au moins quelque générosité? N'obligera-t-elle pas cette ville infortunée à choisir entre le déshonneur et le désespoir?"

"Se rendre à merci et sans conditions, charger le peuple du fardeau d'une dette énorme, sous laquelle il ne peut manquer de succomber, chasser de la ville cinq cents officiers de marine avec leurs familles et les envoyer sans ressources en exil, choisir parmi les premiers citoyens quarante victimes que le pardon de l'amnistie ne couvrira pas, établir un despotisme militaire, sans frein, sans limite, avec un état de siège indéfini accompagné d'exécutions quotidiennes et d'impôts arbitraires;" — voilà dit-on les conditions de l'Autriche; voilà comment elle punit le crime de ce peuple qui a osé profiter, à un moment donné, de la situation de l'Italie et de quelques circonstances favorables pour se souvenir de son existence et vouloir être par lui-même!

"Quand on demanderait seulement à l'Autriche de n'être pas cruelle et trop inexorable envers un peuple malheureux, redoublé par la force des armes et le jeu des révolutions partie intégrante de son empire, qui pourrait croire qu'elle voudrait obstinément s'y refuser?....."

"Cette œuvre est digne de la France. Malheur au gouvernement qui assisterait d'un œil sec à l'agonie et à la mort d'un peuple vaincu! Que dit l'histoire et que dira à tout jamais la postérité de ceux qui ont laissé égorger et partager la Pologne? Venise est sans doute d'une moindre importance; mais le droit d'un peuple n'est pas moins sacré que celui des grands.... etc. etc."

L'Avenir, de cette ville, en reproduisant cette lettre l'accompagne de remarques qui paraissent nous être adressées, à en juger par certaines allusions: nous citons textuellement ses paroles:

"L'archevêque de Paris vient de répandre un baume inappréciable dans les âmes vraiment républicaines, philanthropiques, en signant une pareille production. Il arrive si rarement que les hommes de son état fassent cause commune avec les opprimés politiques, avec les peuples tyrannisés, surtout quand ils sont faibles, que l'on voit avec un double plaisir, les démarches faites en ce sens, lorsqu'elles le sont par les hommes du clergé.

"Nous ne pousserons pas plus loin nos remarques laissant le lecteur faire ses propres réflexions sur ce document qui mérite d'être conservé. Nous n'en dirons pas plus, crainte d'offenser la gent des bonnes âmes, qui finirait peut-être par croire que "l'archevêque de Paris est un apostat, un homme de talent d'ailleurs, mais qui s'égare et s'éloigne du bien." Nous ne serions pas du tout surpris de le voir attaquer et maltraiter, comme l'a été le brave et honnête Père Ventura, quand il a osé proclamer la vérité sur les affaires Italiennes."

Les observations de l'Avenir ne renferment-elles pas une contradiction formelle avec ses principes avoués? De plus ne prouvent-elles pas que les jeunes Collaborateurs savent embronchiller et confondre les questions les plus distinctes? — Vous prétendez, messieurs, que lo

clergé ne doit nullement se mêler de politique, et cependant vous élevez jusqu'aux nues un évêque qui exhorte sa nation à intervenir par les armes en faveur d'une ville. Vous prétendez enchaîner le prêtre dans la sacristie, et si l'archevêque de Paris en sort pour parler en faveur de ceux dont la cause vous plaît, vous le laissez sur le pavais. N'est-ce pas vous contredire? Oh! nous le savons maintenant, si le clergé voulait parler pour vous, vous trouveriez bon qu'il se mêlât de politique et vous lui feriez une apothéose.

Vous parlez ensuite du Père Ventura (car, chose étrange! cette gent monacale, ce calotin est devenu votre toutou), et vous craignez que la gent des bonnes âmes ne traite l'archevêque de Paris comme elle a traité ce brave et honnête moine. — Eh! bien, Messieurs, vos prévisions sont fausses; ce sont vos pareils qui ont maltraité Mgr. l'archevêque de Paris. Nous allons vous en fournir la preuve: écoutez l'Univers du 18 août, voici ce qu'il dit:

"Le Journal des Débats, qui se prétend animé pour Venise du plus tendre amour, ne saurait souffrir qu'un évêque s'avise de partager ce sentiment. Aimer Venise, la plaindre, demander qu'on fasse quelque chose pour elle, c'est se mêler de politique, c'est intervenir dans les affaires temporelles. Or, le Journal des Débats a depuis longtemps démontré que le clergé ne peut, sans se rendre coupable du plus abominable sacrilège, toucher aux affaires temporelles, à la politique. Puis M. l'archevêque a eu le malheur de dire qu'à une certaine époque il y avait eu peut-être quelque gloire et quelque sagesse à faire la guerre. Sur quoi le Journal des Débats reprend de son ton tout voltairien: Nous ne pouvons nous empêcher de nous rappeler que le chef spirituel de son église a compromis son trône temporel, précisément pour n'avoir pas voulu faire la guerre. Son Eglise! Il paraît que le Journal des Débats n'appartient pas à l'Eglise catholique; en vérité, nous nous en doutions."

Messieurs les Collaborateurs voilà le langage du Journal des Débats, ennemi du clergé: c'est pour vous un pied de cochon, n'est-ce pas?

Maintenant, que dit l'Univers, ce dévot, ce saint, ce calotin, selon le style de nos antagonistes? Il dit que toute la question entre le Journal des Débats et Mgr. l'archevêque est de savoir si la guerre en faveur de Venise eût été une guerre injuste... Et plus loin il ajoute: "Le droit des Autrichiens sur Venise est pour le moins douteux et contestable." L'Univers aurait pu ajouter que Mgr. Sibour n'a pas poussé Venise à se révolter, mais qu'il a seulement dit à la France: Poussez un cri, et l'Autriche traitera plus humanement sa proie.

Quant au rapprochement que l'Avenir fait entre la conduite du Père Ventura et celle de l'archevêque de Paris, il est tout dénué de fondement, et pour en convenir avec ce journal nous lui dirons avec l'Univers:

"La cause de Venise ne peut être sans injustice assimilée à la cause de la République romaine. Le droit des Autrichiens sur Venise est pour le moins douteux et contestable: le droit de la papauté sur Rome ne l'est en aucune manière; à Venise, la République est le gouvernement national et traditionnel; à Rome, la République était la destruction du gouvernement national et traditionnel; Venise est restée pure des excès de la démagogie, la République romaine s'est roulée dans la fange et dans le sang; Venise brisait les chaînes de l'Eglise, la République romaine enchaînait l'Eglise de fer."

Pour compléter ce contraste il faudrait répéter ici, tout ce qui a été dit précédemment sur le pouvoir temporel du Pape, dont la nécessité est reconnue par toutes les nations catholiques, puisqu'elles se sont levées en masse pour rétablir ce pouvoir.

CHRONIQUE DES MELANGES RELIGIEUX.

ALBUM DE LA MISÈRE. — La livraison d'Août de l'Album de la Misère vient d'être livrée aux lecteurs. Elle renferme: 1° le 21 chapitre de la 3e partie de l'histoire de Napoléon, par Marco de St. Hilaire; 2° la suite de La prau de Lion, qui, comme je l'espère, ne nous présente pas le spectacle d'un duel, bien que les motifs qui préviennent celui-ci ne soient pas absolument ceux qu'il était possible de désirer; 3° la fin de José Juan, le pêcheur de perles, nouvelle sans intérêt et sans but, quoiqu'écrite avec facilité; 4° les chapitres 16, 17 et 18 d'un de Perdue deux de troupes. Cette intéressante production Canadienne continue à mériter une place honorable dans l'Album, et doit contribuer pour sa bonne part à la vogue que doit acquérir nécessairement cette publication périodique. Comme dans le reste d'un de Perdue, le Chapitre XVI offre une énorme dose de merveilleux, qui ne déplaît pas, tant que ça ne touche pas à l'exagération; je crains que ce 16e chapitre ne soit pourtant pas totalement à l'abri de ce dernier reproche, par exemple, à l'endroit où Trim malmené François Caco. Au reste, ce n'est là qu'un léger manquement, qui se pardonne bien facilement; car, non offenser parus mentis. Quant aux caractères, ils se sont améliorés ou ne sont pas, surtout l'auteur Dr. Riard, qui est maître-passé en fait de crimes et d'affronts. — L'Album se termine par deux petits articles d'Economie Domestique, un rébus qui nous parle "d'un fourche Forban" qui "vendit par lettre un vaisseau anglais" saisi je ne sais où, et finalement une chanson qui a pour titre "Mon meilleur bonheur."

Je m'attache, comme l'on voit, à donner chaque mois une idée des articles de l'Album de la Misère; il peut se faire cependant qu'on n'aperçoive pas quel est en cela mon but. Le voici: Cet Album étant à Montréal la seule publication littéraire que nous ayons en français, il serait bon de l'encourager si elle le mérite, afin de la soutenir et de lui assurer une existence prolongée; or, si je me souviens bien, la Minerve a dit vers le mois de Mai dernier que ce recueil de littérature ne recevait du public qu'un patronage bien faible, et qu'il pourrait se faire qu'il ne se publiât plus après l'année courante. On devra donc sentir maintenant que mon dessein, en attirant de temps à autre l'attention du public sur cet Album, est de le lui faire mieux connaître et apprécier, et de contribuer ma quote part, au soutien des bonnes publications littéraires en Canada.

COMTE DE NORFOLK. — Les habitants du Comté de Norfolk viennent de donner un dîner à leur représentant, l'hon. J. H. Boulton, comme témoignage de leur satisfaction de sa conduite au Parlement. M. Boulton est comme l'on sait, un des chauds appuis de la présente administration.

ANNEXION. — Il va se publier à Hamilton un journal anglais en faveur de l'annexion du Canada aux E. U.!! Il sera imprimé à l'imprimerie du Spectator, l'organe reconnu de Sir Allan McNab. Cela montre quelle est la mesure de la loyauté des Tories.